

théâtre des treize vents  
CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DU LANGUEDOC-ROUSSILLON  
M O N T P E L L I E R





«Toutes les âmes se languissent de solitude depuis qu'Eve et Adam ont méprisé la loi. J'ai entendu dire que le cœur lui-même est solitaire, même dans le baiser des amants».

Synge n'a pas conservé dans la version définitive cette réplique de Pegeen Mike, mais j'ai voulu l'inscrire ici comme un secret avant le lever du rideau.

Dans cette extravagante et flamboyante fantaisie, les êtres cherchent désespérément à se rejoindre. Mais, au final, tous retournent à leur abandon ou à leur errance.

Synge portait en lui le sentiment de l'exil. Orphelin de père, vivant chez sa mère, il n'a jamais réussi à s'établir, à se marier, à exercer un métier. Malade, quand il s'acharne à écrire cette comédie il sent déjà l'approche de la mort (elle viendra deux ans plus tard, en 1909). C'est lui, en quelque sorte, «l'idiot de la famille», l'un des premiers titres de son œuvre. Fils d'une très ancienne famille de hobereaux protestants, d'origine anglaise, il déteste la bourgeoisie commerçante des villes; comment aurait-il pu se sentir à l'aise dans le mouvement nationaliste catholique?

Il a cherché passionnément à se rapprocher du peuple, en séjournant plusieurs années auparavant sur les îles d'Aran, d'où il a rapporté un livre superbe d'émotion, source de toute sa poésie. Il voulait retrouver l'âme étrange et sauvage de la primitive Irlande, mais là encore, face à la communauté paysanne, il ne pouvait rester qu'un «horsain», un étranger.

Le poète n'est pas adoptable: il est celui qui passe.

Jacques Nichet.

# LE BALADIN DU MONDE OCCIDENTAL

de John Millington Synge

Traduction de Jean-Michel Déprats

Mise en scène: Jacques Nichet

assisté de: Jean-Jacques Préau

Dramaturgie: Joëlle Gras, Gérard Lieber

Décor: Alain Chambon

Costumes: Nathalie Prats

assistée de: Christine Brottes

Lumières: Marie Nicolas

Son: Laurent Caillon, Bernard Vallery

avec

Christopher Mahon: Claude Duparfait

Pegeen Mike: Aude Briant

La veuve Quin: Maité Nahyr

Shawn Keogh: Guillaume de Tonquédec

Le vieux Mahon: Alain Macé

Michael James Flaherty: Jacques Echantillon

Philly Cullen: Philippe du Janerand

Jimmy Farrell: Robert Lucibello

Sara Tansey: Chantal Joblon

Susan Brady: Nathalie Duverne

Honor Blake: Nathalie Decrette

Directeur technique: Pierre Crousaud

Régisseur général: Olivier Fontaine

Régisseurs de scène: Dyssia Loubatière, Pierre Luchet - Création

Dyssia Loubatière - Tournée

Régisseurs lumière: Laurent Aubry - Création

Pierre Malod - Tournée

Régisseurs son: Bernard Vallery - Création

Sophie Buisson - Tournée

Machinistes: Franck Delville - Création

Jean-Louis Laurent - Tournée

Réalisation du décor: Atelier du Théâtre des Treize Vents

Chef d'atelier: François Guille des Buttes

Constructeurs: Henri Marquet, Jean-Louis Wisson, Jacky Baume

Peintre: Michel Sarramejannes

Réalisation des costumes: Atelier du Théâtre des Treize Vents

Chef d'atelier: Miquette

Couturières: Isabelle Borrás, Lolette Gregogna, Christine Ronnat

Habileuse: Pascale Hugonet

Maquillages: Suzanne Pisteur - Création

Sandrine Fink

Coiffure: Fernando Mendes

Latex: Daniel Cendron

Cascadeur: Lionel Vitrant

Assistants stagiaires:

Britta Adam, Jérôme Hankins, Michèle Heydorff

Création du Théâtre des Treize Vents

Centre Dramatique National Languedoc-Roussillon Montpellier

en coproduction avec le Théâtre de la Ville de Paris



De gauche à droite: haut: Jacques Echantillon, Aude Briant, Alain Macé, Nathalie Decrette,  
Chantal Joblon, Guillaume de Tonquédec  
Bas: Nathalie Duverne, Maité Nahyr, Claude Duparfait, Robert Lucibello, Philippe du Janerand.

## PREFACE

En écrivant *Le Baladin Du Monde Occidental*, comme dans mes autres pièces, je n'ai utilisé qu'un ou deux mots que je n'aie pas entendu dire aux paysans d'Irlande, ou dits moi-même dans ma chambre d'enfant avant de savoir lire les journaux. Un certain nombre d'expressions que j'emploie je les ai aussi entendu dire à des bergers et à des pêcheurs le long de la côte qui s'étend de Kerry à Mayo ou à des mendiants et à des chanteurs de ballades plus près de Dublin; et je suis content de reconnaître l'ampleur de ma dette envers l'imagination populaire de ces gens raffinés. Quiconque a vécu dans l'intimité réelle des paysans irlandais saura que les locutions et les idées les plus folles de cette pièce sont à vrai dire fades, comparées aux extravagances que l'on peut entendre dans n'importe quelle petite chaumière des collines de Geesala, ou de Carraroe, ou de la Baie de Dingle. Tout art est une collaboration, et il n'y a guère de doute qu'aux âges heureux de la littérature, les expressions frappantes et belles étaient autant à portée de main du conteur ou du dramaturge que les riches manteaux et costumes de son époque. Il est probable que lorsque le dramaturge élisabéthain prenait son encrier de corne et se mettait à l'ouvrage, il utilisait de nombreuses expressions qu'il venait d'entendre dire, au cours du dîner, à sa mère ou à ses enfants. En Irlande, ceux d'entre nous qui connaissent le peuple ont le même privilège. Quand j'ai écrit *L'Ombre de la Ravine*, il y a quelques années, j'ai reçu beaucoup plus de secours qu'un savoir quel qu'il soit aurait pu me donner d'une petite fente dans le plancher de la vieille maison du Wicklow où je séjournais, qui m'a permis d'entendre ce que disaient les servantes à la cuisine. Ce point, je pense, est important, car

«Sur la scène il faut la réalité,...



Map of Ireland

... et il faut la joie»

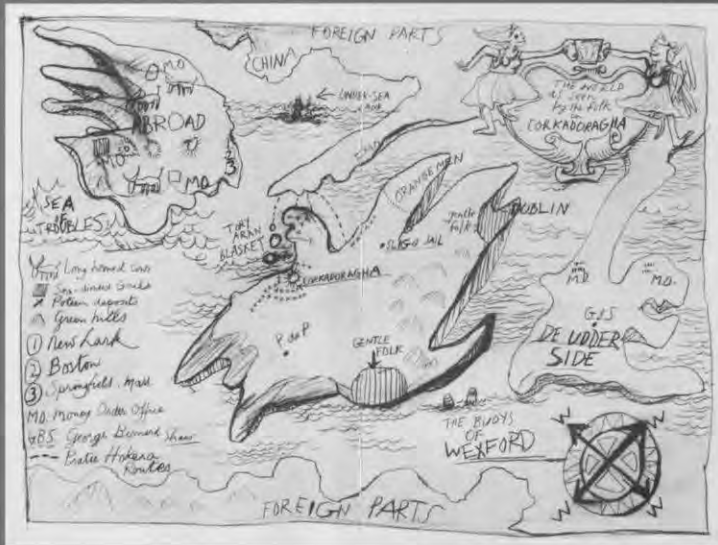


ILLUSTRATION: RALPH STEADMAN

dans les pays où l'imagination du peuple et la langue qu'il utilise sont riches et vivants, un écrivain peut disposer de mots riches et abondants, et en même temps présenter la réalité, qui est la racine de toute poésie, sous une forme complète et naturelle. Dans la littérature moderne des villes, toutefois, une telle richesse ne se trouve que dans des sonnets, ou des poèmes en prose, ou dans un ou deux livres très travaillés qui sont fort éloignés des intérêts profonds et communs de la vie. Il y a d'un côté, Mallarmé et Huysmans qui produisent cette littérature; et de l'autre, Ibsen et Zola qui traitent de la réalité de la vie avec des mots tristes et ternes. Sur la scène il faut la réalité, et il faut la joie; et c'est pourquoi le drame intellectuel moderne a échoué, et le public a pris en dégoût la joie factice de la comédie musicale qu'on lui a donnée à la place de la joie opulente qui ne se trouve que dans ce que la réalité offre de superbe et de sauvage. Dans une bonne pièce chaque réplique devrait être aussi pleinement savoureuse qu'une noix ou une pomme, et ces répliques ne peuvent être écrites par quiconque travaille au milieu de gens qui ont fermé leurs lèvres à la poésie. En Irlande, pour quelques années encore, nous avons une imagination populaire qui est ardente, et somptueuse, et tendre; de sorte que ceux d'entre nous qui souhaitent écrire commencent avec une chance qui n'est pas donnée aux écrivains qui vivent là où le printemps de la vie locale a été oublié, où la moisson n'est plus qu'un souvenir, et où la paille a été transformée en briques.

John Millington Synge  
21 janvier 1907



## LE CRIMINEL

Un autre vieil homme, le plus âgé de l'île, aime me raconter des anecdotes — pas des légendes — sur ce qui s'est passé ici de son temps. Il me parle souvent d'un homme du Connaught qui a tué son père d'un coup de bêche dans un accès de fureur, puis est venu se réfugier dans cette île, se livrant à la merci de gens de l'île dont il disait être parent. Ils l'ont caché dans un trou — que le vieil homme m'a montré — et abrité pendant des semaines, malgré les recherches des policiers dont il entendait les bottes crisser sur les pierres au-dessus de sa tête. En dépit de la récompense offerte, l'île est demeurée incorruptible; après beaucoup de difficultés, l'homme a été embarqué sain et sauf pour l'Amérique.

Ce réflexe de protection du criminel est universel dans l'ouest. Cela semble en partie dû à ce que l'on associe la justice et la juridiction anglaise détestée mais plus directement au sentiment primitif de ces gens — qui, bien que toujours capables de crimes, ne sont jamais des criminels — selon lequel un homme n'agira pas mal à moins d'être sous l'emprise de la passion et que celle-ci est aussi irresponsable qu'une tempête sur la mer. Si un homme a tué son père, et qu'il est déjà malade, brisé de remords, ils ne voient pas pourquoi on l'emmènerait pour le tuer au nom de la loi.

Un tel homme, disent-ils, se tiendra tranquille tout le reste de sa vie et, si vous suggérez que la punition a valeur d'exemple, ils demandent: «Est-ce que quelqu'un tuerait son père s'il était capable de s'en empêcher?»

Les Iles d'Aran

## LE CRANE SOLIDE DES GENS HEUREUX



Il lui fend par le milieu toute la tête  
et tranche le corps et la brogne safrée  
et la bonne selle dont les gèmmes sont serties d'or,  
et à son cheval il a fendu l'échine.  
Il abat le tout devant lui sur le pré.

*La Chanson de Roland*

Un jour, quelques paysans islandais trouvèrent un crâne très solide dans le cimetière où était enterré le poète Egil. A en juger par sa solidité, ils ne doutèrent pas qu'il s'agissait du crâne d'un grand homme, probablement d'Egil lui-même. Pour s'en assurer doublement, ils le posèrent sur un mur et lui assénèrent de violents coups de marteau. Le crâne blanchissait à l'endroit des coups mais ne se cassait pas, aussi les paysans furent-ils convaincus qu'il s'agissait bien du crâne du poète et qu'il était digne de tous les honneurs. En Irlande, nous sommes étroitement apparentés aux Islandais, les «Danois» comme nous les appelons, ainsi qu'aux autres habitants des pays scandinaves. Dans certaines de nos régions montagneuses et désolées, dans nos villages du littoral, nous continuons à nous éprouver l'un l'autre un peu à la manière dont les Islandais avaient éprouvé la tête d'Egil. Il se peut que la coutume nous vienne de ces anciens pirates danois dont les descendants, à en croire les gens de Rosses, se rappellent encore chaque colline et chaque champ d'Irlande qui appartenaient jadis à leurs ancêtres et qui peuvent décrire Rosses même aussi bien que s'ils y étaient nés. Il existe une région du littoral, connue sous le nom de Roughley, où les hommes, à ce qu'on sait, jamais ne se rasent ni n'entretiennent leurs barbes rousses et fournies, et où il y a toujours un combat en train. Je les ai vus, lors d'une course de bateaux, entamer une bagarre générale et, après des torrents d'invectives en gaélique, se battre à coups d'avirons. Le premier bateau s'était échoué et, en empêchant le second de passer grâce aux coups de ses longs avirons, ne réussit qu'à donner la victoire au troisième. Un jour à Sligo, à ce qu'on y raconte, on jugeait un homme de Roughley pour avoir brisé le crâne d'un autre lors d'une rixe; son système de défense, qui n'est pas inhabituel en Irlande, consistait à dire que certaines têtes sont si fragiles qu'on ne saurait en être tenu pour responsable. Jetant au Ministère Public un regard de profond mépris, il s'écria: «Ce type-là, si on lui tape sur le crâne, il se casse comme une coquille d'œuf»; puis il se tourna vers le juge avec un large sourire et, d'une voix douceuse: «Mais Votre Honneur, on pourrait toujours lui taper sur la tête pendant quinze jours, ça tiendrait».

**W.B. Yeats. *Le Crépuscule Celtique***

## LE CONTEUR



Buck Mulligan réfléchissait, intrigué :  
– Shakespeare ? dit-il.  
Je crois que j'ai entendu ce nom-là.  
Un fugace sourire ensoleilla sa face épaisse.  
– Eh parbleu, dit-il triomphant, ça me revient. Le type qui écrit à la manière de Synge.

*James Joyce,  
Ulysse*

ILLUSTRATION: JACK B. VEATS

Ma fréquentation de ces gens m'a fait réaliser que les miracles doivent abonder partout où la nouvelle conception de la loi n'est pas comprise. Rien que sur ces îles, il arrive chaque année suffisamment de miracles pour équiper un émissaire divin. Le seigle est changé en avoine, des tempêtes se lèvent pour empêcher les expulseurs d'aborder, des vaches isolées sur des rochers perdus font des veaux, et d'autres choses semblables sont courantes.

La merveille est un événement rare et attendu, comme le tonnerre ou l'arc-en-ciel, sauf qu'elle est un peu plus rare et un peu plus étonnante. Souvent en marchant, j'engage la conversation avec quelqu'un, et si je dis que j'ai reçu un journal de Dublin, on me demande :

– Et y a-t-il quelque grande merveille de par le monde en ce moment ?

**Les Iles d'Aran**

Dans une culture d'avant l'écriture, par exemple la Grèce homérique, où il n'y avait pas de scribes pour jouer les importuns, serait-il venu à l'idée de quiconque de rejeter un récit sous prétexte de son «inexactitude»? D'ailleurs, à quoi rime en ce cas ce terme d'*exactitude*? Non seulement la réalité à laquelle il faudrait confronter le récit n'est plus là, mais c'est le récit lui-même qui, une fois conté, n'est plus là non plus, et un passé aussi proche que hier après-midi n'est que ce que l'homme en train de raconter dit qu'il fut, et cela encore seulement pendant qu'il raconte. Qu'on ait trois conteurs différents et l'on a trois hiers différents, aussi évanescents les uns que les autres, chaque hier balisé par un espacement différent d'efflorescences verbales, d'où les sept lieux de naissance d'Homère.

**Hugh Kenner**



ΔΗ ΜΑΙΖΘΕΔΗ ΟΥΣ.

Οά μβειθ' άιτρεαδ άζαμ φέιν  
no γαβάλατ ά'τ ρέιμ  
    καοιριζ βρεάξ' βάνα  
Δη άρο-ένοc no γλέιβ,  
sláinτε άζυτ μέιν  
άζυτ ζηάθ ceapc ο'ά ρέιη  
    θειθινη-τε 'τ μο ζηάθ γεαλ  
ζο γάιμ άνη γαν τραέζαλ.

Τά μαίζθεαη όζ 'γαν τήη  
'S ηη ρέαλταν εόλαιτ.ι,  
    ζηιαν βρεάξ άη βόρη ι  
ά'τ τοζα οε να μνάιβ\*  
Δ cum γαοα βρεάξ  
'S Δ cúilín cpaτcάc βάν  
    S γαc άλτ léi άη lúτ-έριc  
Ο βύcλα ζο βηάξαιο.

Οά μβειθινη-τε 'τ μο ρύν  
Δη έοιλλ άζ buain cηó  
    no άη [έαοιβ] λιγίη άοιβινη  
'S ζαν οίοιοηη οηηαινη άcτ ceó,  
θειθεαθ μο έραιοθε-τε ο'ά βρεόζαθ  
Le οίοζηατ ο'ά ρόιζ  
    'S ζυη β'έ ζηάθ ceapc οο έλαοιθ μέ  
'S οο φιοη-γζαιρ μο ηηόθ.

Οά μβειθινη-τε 'τ μο ζηάθ  
Δη έαοιβ έηυic no βάιν  
    'S ζαν ρεόηηιηζ άηη άη βπόca  
ηά λόν cum na γλιζε,  
θειθ' μο ηύιλ-τε Le ( ηφορc  
Le άη ηοόcαιητ ζαν ηιοίλλ  
    ά'τ ζο οcόζφατ' μο ηcόη γεαλ  
Δη βηόη ρο οε μ' έραιοθε.

GAÉLIQUE

Ce jeune homme est venu m'apporter un exemplaire qu'il possède des Chansons d'amour du Connaught et je le décidai à m'en lire, ou même m'en chanter quelques-unes. Lorsqu'il en eut lu deux, je m'aperçus que la vieille patronne savait beaucoup de ces chansons depuis l'enfance, bien que sa version différât souvent de celle du livre. Elle se balançait sur un escabeau au coin de la cheminée, ayant auprès d'elle un pot de teinture indigo où elle trempait de la laine et plusieurs fois, lorsque le jeune homme finissait un poème, elle le reprit en récitant les vers avec une exquise intonation musicale, mettant dans sa voix un désir d'impossible, une passion qui semblaient lui donner tous les accents que nous cherchons dans la plus profonde poésie. La lampe avait baissé et une nouvelle terrible tempête hurlait et sifflait par toute l'île. Cela me semblait comme un rêve d'être ici parmi ces hommes et ces femmes à écouter cette poésie primitive et splendide remplie des plus anciennes passions du monde.

Les Iles d'Aran

---

Comment cela se peut-il? demandes-tu. Ce que je veux? Ce que je fais?

Voici à peu près ce qu'il en est: j'étais un animal des bois qui, en ce temps-là, ne vivait presque jamais dans la forêt, mais terré n'importe où dans un sale fossé (sale en raison de ma seule présence, naturellement), lorsque je vis au grand soleil la chose la plus merveilleuse que j'eusse jamais aperçue; je ne songeai plus à rien, je m'oubliai totalement; je me suis levé, je me suis approché, craintif, au sein de cette liberté nouvelle qui me rappelait pourtant l'air natal, je me suis approché malgré ma peur, et je suis arrivé jusqu'à toi. Que tu étais bonne! je me suis couché à tes pieds, comme si j'en avais le droit, et j'ai posé mon visage dans tes mains, je me suis senti heureux, fier, libre, puissant, chez moi; tellement chez moi! (toujours, toujours tellement chez moi!). Mais au fond j'étais resté la bête, je n'appartenais qu'à la forêt, je ne vivais ici, au grand jour, que par ta grâce. Sans le savoir (j'avais tout oublié) je lisais mon destin dans tes yeux. Cela ne pouvait durer. Tu ne pouvais éviter, même en me caressant de la main la plus bienveillante, de découvrir en moi des singularités qui relevaient de la forêt, de cette origine, de cette véritable patrie; il a fallu te donner, fallu te répéter ces explications sur la «peur» qui me torturaient (toi aussi, mais injustement) comme si j'avais les nerfs à nu; j'ai senti quelle plaie répugnante je représentais dans ta vie, et quel obstacle universel.

Franz Kafka  
*Lettre à Milena*

---

Ma petite Pigeon,  
Comme d'autres gens de génie que j'ai connus, j'ai presque toujours ressenti dans ma jeunesse une furieuse envie d'aller courir le monde au printemps et à l'automne, quand les oiseaux migrent, et puisque tu es un génie toi aussi, il est juste et normal que tu ressenties cette envie. Au fond nous sommes tous des oies sauvages, nous les acteurs, les artistes, les écrivains, nous ne sommes pas de la volaille qu'on peut garder prisonnière dans une basse-cour. Le seul problème c'est que quand nous nous envolons, cela devrait être vers la Mer du Nord ou les Iles des Bienheureux et non vers les lacs artificiels et charbonneux d'une ville crasseuse. Tu es contente maintenant, ma petite géniette?

J.M. Synge  
*Lettre à Molly*



## Ô SOLITUDE

Je suis resté assis sur le quai presque jusqu'à la nuit tombée. Je commence seulement à comprendre les nuits d'Inishmaan et l'influence qu'elles ont eue en donnant de la distinction à ces hommes qui accomplissent la plus grande partie de leur travail après la tombée de la nuit. Je n'entendais rien que quelques courlis et d'autres oiseaux sauvages qui sifflaient et criaient dans les algues et le bruissement profond des vagues. C'était une de ces nuits sombres, étouffantes de septembre, sans la moindre lumière nulle part sauf la phosphorescence de la mer et, à l'occasion, une déchirure dans les nuages qui laissait voir les étoiles derrière eux.

L'impression de solitude était immense. Je ne pouvais pas voir, ni réaliser l'existence de mon propre corps et il me semblait que j'existais seulement dans ma perception des vagues, des cris des oiseaux et de l'odeur des algues.

Quand j'ai voulu revenir à la maison, je me suis perdu dans les dunes, et la nuit paraissait devenir insupportablement froide et morne tandis que j'allais à tâtons parmi les tas d'algues glissantes et les murs trempés et croulants.

Au bout d'un moment, j'ai entendu bouger sur le sable et deux ombres grises sont apparues près de moi. C'étaient deux hommes, de retour de la pêche, qui rentraient chez eux. Je leur ai parlé, j'ai reconnu leurs voix et nous sommes revenus ensemble.

Les Iles d'Aran

En mon pays suis en terre lointaine.  
François Villon

ILLUSTRATION: JACK B. YEATS



## CREUSER

Entre mon doigt et mon pouce  
Le stylo trapu repose; comme un pistolet.

Sous ma fenêtre, le crissement net  
De la bêche qui plonge dans le sol caillouteux:  
Mon père qui creuse. Je le regarde.

Jusqu'à ce que ses reins tendus parmi les plates-bandes  
Se courbent à terre, remontent vingt ans après  
Se voûtent en rythme dans les sillons de pommes de terre  
Où il creusait.

La grosse botte blottie contre le fer, le manche  
Contre l'intérieur du genou était facile à manier.  
Il déterrait de hautes tiges, enfonçait loin la lame brillante,  
Eparpillait les pommes de terre nouvelles que nous ramassions.  
Comme nous aimions leur fermeté fraîche dans nos mains!

Pardi, le vieux savait manier la bêche  
Juste comme son vieux à lui.

Mon grand-père coupait plus de tourbe en un jour  
Qu'aucun autre homme de la tourbière de Toner.  
Une fois, je lui ai porté du lait dans une bouteille  
Mal bouchée avec du papier. Il se redressa  
Pour boire, puis s'y remit aussitôt,  
Il taillait et tranchait nettement, balançant les mottes  
Par-dessus l'épaule, il descendait de plus en plus bas  
Vers la bonne tourbe. Il creusait.

L'odeur froide de la terre remuée, le gargouillis  
De la tourbe détrempée, les courtes entailles d'une lame  
Au travers de racines vivantes s'éveillent dans ma tête.  
Mais je n'ai pas de pelle pour suivre de tels hommes.

Entre mon doigt et mon pouce  
Le stylo trapu repose.  
Je creuserai avec.

**Seamus Heaney**  
*Mort d'un naturaliste 1966*



## JOHN MILLINGTON SYNGE

1871 : Naissance, le 16 avril, à Rathfarnham, près de Dublin dans une famille anglo-irlandaise de propriétaires terriens protestants.

1872 : Mort de son père. De santé délicate il fait des études désordonnées. Il manifeste du goût pour l'histoire naturelle, la musique : violon, contrepoint, et les langues : gaélique, hébreu, allemand, italien, français.

1893 : Diplômé de Trinity College, il part pour l'Allemagne dans l'intention de devenir musicien mais il abandonne ce projet et se rend à Paris.

1896 : Voyage en Italie. Rencontre Yeats à Paris. Première d'une série de demandes en mariage repoussées.

1897 : Opération d'une tumeur au cou. Sa vie se partage entre l'Irlande et Paris.

1898 : Première visite aux îles d'Aran. Il y fait chaque année un séjour jusqu'en 1901. Il tire de ses observations un recueil, **The Aran Islands**. Rencontre Lady Gregory, fondatrice avec Yeats de l'Irish Literary Theatre.

1902 : Il écrit deux pièces, **A Cheval vers la mer**, **L'Ombre de la ravine** et des articles sur la littérature irlandaise.

1903 : **L'Ombre de la ravine** est créée le 8 octobre à Dublin et suscite un violent débat au sein du mouvement national à cause de son «immoralité». Il se réinstalle définitivement en Irlande.

1904 : Création d'**A Cheval vers la mer**. Il rédige **La Noce du rétameur**. Ouverture le 27 décembre de l'Abbey Theatre à Dublin. La troupe d'acteurs amateurs des frères Fay s'y établit sous le nom d'Irish National Theatre Society.

1905 : Création de **La Fontaine aux Saints**. Il devient, avec Yeats et Lady Gregory, directeur de l'Irish National Theatre Society. Voyage dans les districts du Mayo et du Connemara, en compagnie du peintre Jack B. Yeats.

1906 : Début d'un amour partagé entre Syngé et une jeune actrice Molly Allgood.

1907 : **The Playboy of the Western World** (Le Baladin du monde occidental) est créé le 26 janvier à Dublin, dans une atmosphère d'émeute. Molly Allgood joue le rôle de Pegeen. Nouvelle opération.

1908 : Projet de mariage. On lui découvre une tumeur inopérable. Il prépare l'édition de ses poèmes et tente désespérément de finir **Deirdre des douleurs**, son unique drame à thème légendaire. Sa mère meurt pendant qu'il voyage en Allemagne.

1909 : Mort de Syngé le 24 mars à Dublin.

Expulsion d'un spectateur  
trop virulent lors de la création du Baladin.



DESSIN: WILLIAM ORPEN



---

Nous remercions pour leur aimable collaboration:

The Abbey Theatre de Dublin · René Agostini · Jean-Claude Amalric ·  
Les Bibliothèques américaine, municipale, universitaire de Montpellier  
· Brian Bolger · Le Centre Culturel Irlandais de Montpellier · The Druid  
Theatre de Galway · Christiane Joseph · Lucy Mitchell · Mark Mortimer ·  
Lucien Nicolas · Pierre-Yves Pétillon · Pierre Pitiot · Patrick  
Rafroidi · François Regnault · Axel Richter · Max Rouquette.

Traduction de la préface du Baladin par Jean-Michel Déprats, des Iles  
d'Aran par Léon Bazalgette et Hubert Comte, de la lettre de Synge par  
Julie Bousquet, du Crâne solide des gens heureux par Georges Gar-  
nier, du poème de Seamus Heaney par A.B. Kearney, de la Lettre à  
Milena de Kafka par Alexandre Vialatte, d'Ulysse de Joyce par Auguste  
Morel. Le texte d'Hugh Kenner a été publié dans Critique n° 421.22 en  
1982, le dessin de Ralph Steadman dans Le Pleure-misère de Flann  
O'Brien, éditions Le Tout sur le Tout.

Le texte de la pièce dans la traduction de J.M. Déprats est publié dans le  
N° 859 de l'*Avant-scène Théâtre*.

Couverture: Topor  
Au dos photographie de Claude Le Gall

Théâtre des Treize Vents - Centre Dramatique National Languedoc-Roussillon - Montpellier  
Domaine de Grammont - 34000 Montpellier - Tél. 67 64 14 42  
Directeur: Jacques Nichet - Direction administrative: Jean Lebeau

